
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 24/2 (1997)

DOI: 10.11588/fr.1997.2.60844

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

On le voit bien, l'étude des instructions de Clément VIII a donné lieu à un vaste tour d'horizon de la politique pontificale, pour aboutir à une vue riche et nuancée des rapports de force et des rivalités en Europe au tournant des XVI^e et XVII^e siècles. Le beau volume édité par Georg LUTZ fera certainement partie désormais du fond de bibliothèque de tous les historiens de la période. Aucun hommage ne pouvait être plus convenable à la mémoire d'Heinrich LUTZ, disparu un an après le colloque: en ouverture de ce volume qui lui est dédié, Gerhard MÜLLER rappelle quelle contribution fondamentale il apporta à l'étude des correspondances des nonces apostoliques, dont il publia lui-même trois volumes et fit, par la rigueur de son analyse, «un modèle d'une nouvelle saisie méthodique des sources historiques en général» (p. XXVII).

Jean-Louis QUANTIN, Versailles

Raingard ESSER, *Niederländische Exulanten im England des 16. und frühen 17. Jahrhunderts*, Berlin (Duncker & Humblot) 1996, 271 S. (Historische Forschungen, 55).

Les auteurs anciens sur les migrations religieuses étaient essentiellement préoccupés par le recueil et la publication des sources dans la perspective d'une recherche sur les personnes, d'ordre généalogique, ecclésiastique ou intellectuel. Plus récemment, l'histoire sociale a étudié les groupes de migrants en tant que tels, attentive à l'ensemble des facteurs qui ont déterminé les conditions de leur départ et de leur établissement ailleurs. Pour les Pays-Bas du XVI^e siècle, quelques noms se détachent. Jan Briels, intéressé avant tout par les processus d'acculturation, était le premier à avoir essayé d'établir sur la base de très nombreux dépouillements nominaux et locaux une estimation sérieuse de l'immigration des Pays-Bas du Sud vers le Nord. Même si ses chiffres élevés demeurent contestés, on ne peut plus négliger l'apport de ses approches combinées portant sur une variété de sites et opérées à l'aide d'une multitude de sources. Dans une vision plus synthétique, Heinz Schilling a mis l'accent sur les aspects proprement sociaux. De ses analyses ressort la concomitance d'une migration économique et d'une migration religieuse qui, peut-être, s'interpénètrent seulement au point d'arrivée et qui se font toutes deux légitimer a posteriori par une théologie de l'exil.

Si des historiens comme Andrew Pettegree et Ole Peter Grell ont, pour leur part, renouvelé notre vision des groupes d'immigrés en Angleterre en tant que communautés religieuses, il manquait encore à cette nouvelle image l'étude en profondeur de la dynamique de groupe des émigrés dans leur lieu d'exil, considérés comme une communauté civile particulière. Manquent d'autre part les aspects identitaires exprimés dans les mouvements de rapatriement – ce qui dans le cas des Pays-Bas revient, en fait, à un mouvement de «retour» des Flamands et Brabançons réfugiés en Angleterre, Écosse, Allemagne, Suisse ou même en France, vers les provinces du Nord, la nouvelle République des Sept Provinces-Unies, de culture assez différente que les Pays-Bas méridionaux, mais tout de même compris comme le prolongement de la patrie, dans un même sentiment de solidarité «nationale». Ce dernier mouvement, difficile à documenter et à saisir dans toute sa profondeur, attend encore son historien. Mais Raingard Esser vient de consacrer une excellente monographie à la dynamique propre de la communauté des exilés néerlandais à Norwich – puisque, contrairement au titre assez général et peu adéquat de son ouvrage, l'analyse porte exclusivement sur cette importante ville industrielle dans l'Est de l'Angleterre.

L'étude de Raingard Esser s'inscrit dans le renouvellement de l'histoire sociale par les «community studies» d'une part et les «population studies» de l'autre. L'on ne trouvera pas de reconstitutions de familles dans ce livre – les sources étant trop lacunaires ou trop fragiles. Mais l'auteur a bien exploité les autres sources sérielles: listes d'habitants, registres de taxation, livres de résolutions, testaments, inventaires, etc. La communauté est partout présente en tant que telle, et c'est là certainement le point fort de l'analyse. Au lieu de noyer les

exilés dans la communauté urbaine, il s'efforce à chaque instant de faire ressortir ce qui les lie entre eux, ce qui constitue leur point de rassemblement en tant que groupe et leur base d'identité. L'objectif de l'étude est d'analyser la ›community-building‹ par les immigrés dans le contexte de leur ville d'accueil, suivant quatre niveaux d'analyse: la communauté des exilés en tant que telle, sa position dans la ville et l'État, ses liens avec le pays d'origine, et ses rapports avec d'autres communautés de réfugiés.

Après avoir rapidement situé l'immigration vers l'Angleterre, estimée à 50 000 personnes au bas mot, dans le double mouvement des ›push-factors‹ néerlandais et ›pull-factors‹ anglais, et distingué plusieurs ondes d'arrivée entre 1540 et 1630, R. Esser brosse à grands traits une image de Norwich, ville importante (58 églises outre la cathédrale, 28 couvents et hôpitaux ...), qui surtout grâce à l'immigration triple sa population en un siècle pour atteindre 25 000 vers 1630. Ville industrielle, vouée au textile et de ce fait depuis toujours en rapport avec la Flandre, Norwich était également une ville tolérante qui permettait la co-existence de plusieurs groupes de nonconformistes.

Dans sept autres chapitres, R. Esser examine ensuite les différentes dimensions de l'existence de la communauté néerlandaise réformée à Norwich et les aléas du processus de son assimilation. Constituée par l'admission d'un premier groupe de 30 familles en 1565, elle grandit rapidement et compta environ 4000 personnes vers 1620, toujours 1500 en 1650. En fait, l'établissement à Norwich apparut aux yeux des Anglais eux-mêmes comme la solution de rechange idéale pour empêcher une concentration trop grande de réfugiés dans la capitale, où une paroisse réformée avait été fondée dès 1550. L'analyse des statuts de la paroisse flamande et wallonne de Norwich (1570) montre dès le début le souci de construire une communauté stable et ordonnée, vivant en paix avec les Anglais. Une nouveauté pour l'Angleterre était la fonction des ›hommes politiques‹ (8 Flamands et 4 Wallons) qui représentaient la communauté à l'extérieur et avaient à l'intérieur du groupe, à côté des anciens et des diacres, des attributions de gestion, d'arbitrage et de police dépassant le domaine religieux, éthique et doctrinal. La fonction naquit d'ailleurs dans le sillage des conflits internes de la communauté sur la politique à suivre à l'égard de l'ennemi espagnol qui régnait dans la patrie, dans lesquels le conseil municipal avait joué le rôle d'arbitre. Elle semble refléter l'acceptation publique d'une large autonomie de la communauté réfugiée en tant que corps civique. Mais en tant que paroisse réformée, la communauté, y compris ses pasteurs, adapta ses règles de conduite assez largement et sans trop de scrupules à celles de l'anglicanisme environnant.

L'auteur montre bien que la communauté réformée jouait un rôle de phare aussi bien pour le groupe lui-même que pour les nouveaux arrivants. Mais la nouveauté de son étude est ailleurs: dans l'analyse de l'organisation culturelle du groupe (l'enseignement, l'apprentissage, l'imprimerie, la lecture), de son appropriation de l'espace urbain et ses répercussions (la peste!), du degré d'intégration et d'assimilation permis par l'organisation juridique, et surtout de ses activités socio-économiques, qui ont fait perdurer un ›exil‹ de moins en moins compris comme tel, tout en ancrant la communauté dans une pluralité de réseaux d'intérêts. L'auteur fournit une image claire et nuancée de l'impact des réfugiés sur la renaissance de l'industrie textile à Norwich, sur leur place dans l'organisation de la draperie et d'autres branches du textile (place ressentie comme menaçante par les autochtones, sans que l'on en vînt par ailleurs aux mains), et sur leurs capacités de protéger et développer leurs intérêts en se conformant aux règlements existants tout en profitant de la protection de personnages haut placés. Visiblement, les cadres juridiques et les attentes de la population locale ne les privaient point d'une certaine marge de manœuvre. Un dernier test, pris dans les testaments, confirme les liens psychologiques étroits que les réfugiés continuaient d'entretenir avec leur pays d'origine (et son substitut, la Hollande) sans pour autant négliger une intégration optimale dans leur pays d'accueil. Par ce constat, l'auteur s'inscrit en faux contre la thèse de Heinz Schilling selon laquelle une bonne organisation interne de la communauté réfugiée

aurait constitué une barrière à l'intégration. L'image proche des réalités quotidiennes que R. Esser reconstitue en exploitant patiemment les riches archives de la ville, est beaucoup plus nuancée.

L'ouvrage clot par une très utile bibliographie des travaux sur le Refuge anglais qui, ce qui est rare, se montre parfaitement au courant de la littérature néerlandophone. Un seul regret: le caractère très sommaire de l'index, qui semble le fruit d'un programme d'ordinateur dont la systématique demeure obscure. Que faire de plus d'une centaine de renvois à »Londres«, alors que la plupart des noms de personnes manquent?

Willem FRIJHOFF, Rotterdam

Bernard PUJO, *Le Grand Condé*, Paris (Albin Michel) 1995, 463 S., 6 Karten, 14 Abb.

Zu den faszinierendsten Gestalten der französischen Geschichte des 17. Jahrhunderts gehört zweifellos Louis de Bourbon, Prince de Condé, den man schon bald *Le Grand Condé* nannte. Feldherr, Frondeur, Paladin Ludwig XIV., Mäzen und Bauherr hat er durch sein bewegtes Leben, in dem sich Höhen und Tiefen in rascher Folge abwechselten, schon immer das Interesse der Nachwelt erregt. Kein Wunder, daß an Biographien dieses Mannes kein Mangel herrscht. Bernard Pujo reiht sich hier mit seinem Buch ein, wobei er in seiner sehr summarischen Bibliographie die zuletzt erschienenen Lebensdarstellungen des Prinzen von H. Malo: »Le Grand Condé«, Paris 1980, P. Duhamel: »Le Grand Condé«, Paris 1981 und M. Blancpain: »Monsieur le Prince: la vie illustre de Louis de Condé, héros et cousin de Louis XIV« Paris 1986, diskret verschweigt.

Der Autor, durch seine 1991 ebenfalls bei Albin Michel herausgekommene Biographie Vaubans als Kenner der Epoche und Materie ausgewiesen, bewährt sich auch hier als kundiger Darsteller. Sein Buch, das sich an einen breiten, historisch interessierten Leserkreis wendet, basiert auf archivalischen Quellen, zeitgenössischen Memoiren und der neueren Literatur. Tiefschürfende Analysen und die Diskussion von Forschungsproblemen findet man hier nicht und sie sind auch kein Anliegen des Autors. Er will das Leben Condés auf Grund der heutigen Kenntnisse allgemein verständlich und gut lesbar erzählen und das ist ihm voll und ganz gelungen.

Geboren am 8. September 1621 in Paris als Sohn des Henri II de Bourbon, Prince de Condé und der Charlotte Marguerite de Montmorency, die sich seinerzeit den Nachstellungen des alten Henri IV durch eine Flucht nach Brüssel hatte entziehen müssen, waren ihm, als Angehörigem des Königshauses von Geburt an höchste Perspektiven eröffnet. Bis zur Geburt Ludwig XIV., am 6. September 1638, nahm er sogar den dritten Platz in der Reihe der Thronanwärter nach Gaston von Orléans und seinem Vater ein (S. 39).

Sorgfältig von den Jesuiten in Bourges erzogen, verblüffte der damals 22-jährige Duc d'Enghien, welchen Titel er bei Lebzeiten seines Vaters trug, nach der Eroberung Thionvilles 1643 die Stadtväter, als er bei der Übergabe der Stadtschlüssel die lateinische Ansprache des Bürgermeisters mühelos in der selben Sprache beantwortete (S. 78). Schon in jungen Jahren faszinierte ihn der Kriegsdienst. Von 1640 an stand er im Feld. 1643 erhielt er erstmals nominell das Kommando einer Armee, wobei man davon ausging, daß die ihm beigegebenen älteren Generale die eigentlichen Befehlshaber sein würden. Doch der Prinz nahm sehr energisch das Kommando in die eigenen Hände und erwies sich durch den vernichtenden Sieg von Rocroi am 18. Mai dieses Jahres, der die Vorherrschaft der spanischen Tercios auf Westeuropas Schlachtfeldern beendete, als Feldherr von hohem Rang. Pujo widmet Rocroi ein ganzes Kapitel seines Buches (S. 59–71), erzählt flott und spannend, bleibt aber doch eine kritische Analyse der Schlacht schuldig. Wie wir überhaupt in dieser Biographie eines Feldherrn wenig über die Beschaffenheit und Struktur der damaligen Heere, über Strategie und Taktik der Zeit erfahren. Aber den Verfasser interessiert eben in erster Linie